29

EPITRE AU ROY,

AU RETOUR

DE SA CAMPAGNE;

AVEC

UN DISCOURS SUR LA CRITIQUE,

OU

CRITIQUE DES CRITIQUES.

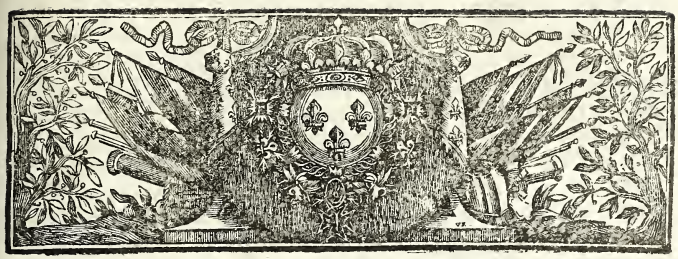
Par Monsieur NÉEL.

A PARIS,

Chez la Veuve VALLEYRE, rue de la Huchette, à la Ville de Rion.

M. DCC. XLIV.

AVEC PERMISSION.



EPITRE AU ROY,

AU RETOUR DE SA CAMPAGNE.

AU ROY.

HEROS dont les vertus méritent des Autels ;
LOUIS, dont les exploits devenus immortels,
Vont graver pour jamais & le Nom & la Gloire
Dans les Faſtes ſacrés du Temple de Mémoire :
Que ne puis-je auſſi bien faire & polir un vers,
Que tu ſçais étonner & ravir l'Univers !
Bientôt dans un égal & juſte paralelle,
On me verroit confondre en arbitre fidele
Ces Heros qui jadis, prodiges des humains,
Se firent adorer des Grecs & des Romains.
Mais mon inſuffiſance en ce moment m'attriſte :
Meilleur admirateur que bon panégyriſte,
C'eſt trop, je le ſens bien, entreprendre pour moi,
Que d'oſer, ſans ſecours, chanter un ſi grand ROY.
O vous tous, qui témoins des vertus que j'admire,
Avez vus ſes exploits ! venez monter ma lyre.
PRINCES dont la valeur le ſuivoit pas à pas,
Peignez-moi, s'il ſe peut, ſon ardeur aux combats.
Soldats qui l'avez vû, ce généreux Alcide,

682 Affronter les perils, s'y montrer intrépide ;
Qui l'avez vû voler à vos neceſſitez,
Et répandre ſur vous ſes liberalitez ;
Au fond des Hôpitaux qu'il viſitoit en pere,
Conſoler le malade, & le traiter en frere :
Parlez, c'eſt votre aveu que je vais écouter,
Pour publier des faits dont on pourroit douter.
Et vous, nouveaux Sujets que ſa victoire entraîne,
Dites combien pour vous eſt douce cette chaîne,
Votre bonheur commence au moment de vos fers ;
Et tous les maux enfin que vous avez ſoufferts,
Cedent au vrai plaiſir de vivre ſous un Maître
Qui ſeul vous ſembloit né pour meriter de l'être.
Volez, ſuivez ſon char, il vous eſt glorieux
De porter déſormais ſon joug victorieux :
Et pour rendre en ce jour ſa gloire plus parfaite,
Aux yeux de vos Tyrans, chantez votre défaite :
Annoncez ſa douceur, adorez ſes exploits,
Et beniſſez le ſort qui vous mit ſous ſes loix.
De ſes ordres ſacrés, digne dépoſitaire,
DARGENSON, dont le zele ardent & ſalutaire
A toujours ſecondé ſes deſſeins bien-faiſans ;
Viens donner à mes vers ces accords impoſans,
Sans leſquels l'avenir à peine pourroit croire
Ce que de ce Monarque il liroit dans l'Hiſtoire.
C'eſt ton ſecours ici que je viens reclamer ;
Seul tu connus ſon cœur, ſeul tu peux m'exprimer
Les divers mouvemens dont ſon ame agitée,
Pour le bien de ſon peuple, étoit inquietée ;
Dis-moi ce qu'il a fait pour maintenir en paix,
A ſes propres dépens, l'Europe & ſes Sujets :
Dis-moi combien de fois le cœur ſaiſi d'allarmes,
Sur un Sang qu'il aimoit, il répandit de larmes :
Dis-moi juſqu'à quel point il paſſe ces Guerriers
Que l'Hiſtoire nous peint tous couverts de lauriers.
Ces fameux Conquerans, ces Ceſars, ces Achiles,
Ont tous pris, comme lui, des Provinces, des Villes.
La Terreur, & l'Effroi guiderent ces Vainqueurs,
Mais ont-ils, comme lui, ſçu conquerir les cœurs ?
Grand par tous ſes exploits, Grand par ſa bienveillance,
Aimé par ſes vertus, & craint par ſa vaillance,
Il eſt en même tems chéri, craint, reſpecté

D'un Peuple dont il fait ſeul la felicité. 683.
GRAND ROY, ſuſpens tes coups, laiſſes tomber tes armes,
Pour venir du repos enfin goûter les charmes ;
Quittes pour quelque tems les triſtes bords du Rhin,
La Seine te prépare un climat plus ſerein.
Au ſein de tes États dépoſes ton tonnerre,
Et viens t'y délaſſer des travaux de la guerre.
A peine revenu de ſon mortel effroy,
Ton Peuple impatient ſoûpire après ſon Roy,
Te voir, te poſſeder, c'eſt toute ſon envie :
Diſpoſes de ſon bien, diſpoſes de ſa vie :
Ce n'eſt point un vainqueur qu'il compte recevoir,
C'eſt à travers ta pourpre, un Pere qu'il croit voir.
Quel titre plus flatteur pour un cœur magnanime,
Que l'interêt des ſiens eſt le ſeul qui l'anime !
Et qu'il eſt glorieux, à qui l'a merité,
De tranſmettre ce nom à la poſterité !
Sois ſenſible à nos vœux, ſois témoin de la joie
Où ton heureux retour nous livre tous en proie.
Puiſſe vivre à jamais, diſons-nous tout d'un cri,
Un ROY ſi bienfaiſant, un PRINCE ſi cheri.

PLACE DE LOUIS XV.

Ou l'embarras de choiſir une Place pour ſa Statue.

EPIGRAMME.

PLuſieurs Ingénieurs, Maîtres en ſymétries,
Sur la Place du ROY ſe chamaillans entre eux,
Où pouvoir élever ſon Bronze glorieux ?
Dans le Louvre, dit l'un, ou dans les Thuilleries.
Au Carrouſel, dit l'autre, il ne ſeroit pas mal :
Et moi, reprit un tiers, l'Hôtel-Soiſſons, je penſe,
Dans le cœur de Paris, en vaudroit la dépenſe.
Ma foi, dit celui-ci, je ſuis pour l'Arſenal.
Meſſieurs, dit un Bourgeois preſent à la diſpute,
Ne croyez pas qu'aucun de vos Plans s'execute,
Car ſur ſa Place envain vous formez des projets ;
Lui-même il l'a marquée au cœur de ſes Sujets.

DISCOURS
SUR LA CRITIQUE,
OU
CRITIQUE DES CRITIQUES.

C'EST juſqu'au premier Age du Monde, que la Critique fait remonter l'époque de ſon origine. Fille unique du Bon-Goût & de l'Emulation qui la marierent à un Génie, frere de l'Envie ; elle fut la mere de la Satyre, qui la devint enſuite de la Médiſance & de la Calomnie par dégénération. Nombre de mesalliances qui ſe ſont faites depuis, me diſpenſent d'en continuer la généalogie ; j'en laiſſe tout le ſoin à cette multitude de collateraux qui partagent aujourd'hui une ſucceſſion ſi funeſte à tout le reſte des hommes.

Car enfin rien de plus inutile à la ſocieté, que cet eſprit de Miſantropie qui fait naître un dégoût inſurmontable pour tout autre Ouvrage que pour le ſien. On ſacrifie tout à l'amour propre, & l'envie de paſſer pour connoiſſeur, fait embraſſer ce genre d'écrire à quantité de gens qui ſeroient peut-être fort en peine de tirer de leur Minerve la plus foible partie de ce qu'ils oſent critiquer. Il ſemble encore que la République des Lettres leur ait une obligation infinie ; ils s'en donnent pour les protecteurs, fondés ſur cette folle préſomption, que pour critiquer un Ouvrage il faut en poſſeder la matiere mieux que celui même qui la traite : mais y a-t-il rien de plus vain & de plus abſurde que cette confiance ? Et ne doivent-ils pas toujours leurs réflexions, telles qu'elles ſoient, à la premiere idée de l'Auteur qu'ils critiquent, puiſque c'eſt ſon Ouvrage qui les fait naître.

Ils travaillent à remplir un canevas qu'ils n'auroient peut-être pas même pû tracer avant de l'avoir vû : de-là, il eſt vrai, le progrès de toutes les ſciences en general. On a commencé d'abord par imaginer ; on a enſuite ébauché : ſur ces eſquiſſes on a encheri, & enfin on eſt parvenu à cette perfection que nous croyons avoir trouvée de nos jours, & que quelques ſiecles de plus rendront peut-être méconnoiſſable.

Mais à quelque degré de perfection que parviennent un jour les Sciences & les Arts, on n'en n'aura pas moins l'obligation aux premiers Inventeurs c'eſt toujours beaucoup faire que de donner une premiere idée : toute groſſiere qu'elle ſoit à ſa naiſſance, elle trouve toujours des peres adoptifs qui par ſucceſſion des tems la nourriſſent de leurs réflexions, la revêtiſſent de leur autorité, & la pouſſent enfin juſqu'au degré de perfection connu dans leur ſiecle ; de-là le goût qui caractériſe chaque ſiecle.

Tout homme né pour bien penſer ne devroit-il pas ſe contenter d'être en état de s'appercevoir de la foibleſſe de la penſée d'un autre ? Qu'il s'applaudiſſe en lui-

même de sa supériorité, & que plein de cet heureux entousiasme, il travaille à rendre à cette pensée le sublime qu'il trouve lui avoir été refusé par son premier Auteur. Rien de plus Héroïque.

Mais non, cette maudite condescendance pour soi-même, & l'ambition de trancher du petit Maître en bel esprit, lui sont trop flatteuses pour y resister. La Critique est une Syrenne enchantereſſe qui par le charme de ses chants mélodieux l'attire dans l'abîme qu'il ne peut éviter : il semble même s'y précipiter avec plaisir. Vient-il de lire un Ouvrage ou d'entendre une Piece, il crie à pleine tête dans le Caffé contre quelques défauts qu'il y a apperçûs ; quelqu'un du cercle lui en découvre d'autres encore qui étoient échappés à la vivacité de sa pénétration. Il les adopte aussi-tôt, il écrit en consequence, se fait imprimer ; & dans le temps même qu'il se croit au faîte de la gloire, il heurte l'écueil qu'il devoit éviter.

Souvent aussi un esprit de party & de caballe est la seule raison qui l'engage à fronder une Piece. L'Auteur lui déplaît. cela lui suffit, sa haine est son Apollon. Il prend tout ce qu'il a fait de bon & de mauvais dans le même jour, ou par la tournure artificieuse qu'il donne à une pensée qui, prise dans le vrai sens de l'Auteur, seroit excellente : il la rend dans un faux point de vûe qui l'éclipse de son obscurité.

Ce qu'il y a de moins tolérable encore, c'est que s'il ne sçauroit donner qu'obliquement sur la Piece, il tombe perpendiculairement sur l'Auteur : fut-il couvert de rides, il rappelle sa naissance, il attaque son état, développe sa fortune, révele ses actions, condamne ses mœurs, & enfin il jette sur sa réputation un vernis à l'épreuve de l'éponge. Tel est cependant le goût de nos jours, & il faut s'y conformer si l'on veut avoir place aux poëles de *Procope* & de *Gradot*.

Il est vray qu'un critique dit quelquefois de très-bonnes choses, mais l'esprit dans lequel il les dit lui en fait perdre tout le mérite. Le meilleur moyen de critiquer une Piéce, seroit de traitter le même sujet, d'y éviter les défauts où seroit tombé le premier Auteur, & d'en surpasser tout le bon s'il étoit possible. Ce seroit pour lors que notre véritable Critique méritant la préférence feroit tomber la Piéce en concurrence, & que l'Auteur, loin de pouvoir s'en plaindre, seroit forcé de supprimer la sienne, en n'imputant sa chute qu'à son insuffisance.

C'est ainsi que la Critique s'exerce noblement dans les Arts : un Artisan sans pratique & sans nom, veut percer la foule de ses confreres, il prend pour modéle le plus habile : il l'imite d'abord, le surpasse ensuite, s'il peut, & sans le décrier, sa fortune devient son propre ouvrage, la société profite de cette émulation. Pourquoi dans les Sciences n'en use t'on pas de même ?

De quel œil Paris devroit-il regarder ces Critiques desœuvrés, & mauvais plaisans, qui jaloux de ne pouvoir rien produire à la louange du Roy, & plus sensibles à leur amour propre qu'à la joye publique, & à l'interêt particulier de l'Etat, ne s'étudient qu'à tourner en ridicule tout ce qui paroît sur ce sujet, sous prétexte de faire leur Cour aux Belles Lettres ?

Si Hypocrêne n'est plus, comme ils veulent l'insinuer, qu'un ruisseau bourbeux, où tout le monde pêche en eau trouble, Pegaze une rosse, & les Muses des prostituées qui se livrent au premier venu, quel personnage font-ils donc jouer à Apollon ? Mais de quel droit s'arrogent-ils celui de trouver mauvais que l'on fasse des Vers ? Qu'ils commencent par justifier de leur privilege exclusif sur le Parnasse, scellé sans opposition.

Une joye si universellement répandue dans tous les cœurs, n'a pû s'y contenir : chacun l'a fait éclatter de son mieux, & c'est moins l'impuissance qu'il convenoit d'attaquer, que la volonté qu'il falloit approuver.

Car s'il a été permis indistinctement aux dernieres Communautés du Royaume de donner, à l'exemple des premieres, des témoignages publics de leur joye sur l'heureuse convalescence du ROY, & le progrès de ses Armes, pourquoi n'auroit-on pas accordé indifféremment à tous les Poëtes, de tel ordre qu'ils puissent être, de mêler en pareilles conjonctures leur encens à celuy qui brûle si confusement sur tous nos Autels? Un si louable sujet ne devoit-il pas les parer des coups de la Critique? Desapprouver une Piéce sur cette matiere, c'est pour ainsi-dire, donner atteinte au sujet même: C'est décourager les Auteurs, & creuser le tombeau des Muses & des Belles Lettres.

Que ces Messieurs ne s'imaginent pas cependant, qu'en prenant ainsi le parti des Piéces critiquées, je leur demande grace en tremblant pour la mienne, car j'en fais ici moi-même la critique en deux mots: *Poëte par hazard, Orateur par nécessité*, je les previens que mon Ouvrage ne vaut pas la peine qu'ils pouroient s'y donner; que l'esprit y a eû moins de part que le cœur, & qu'enfin je me suis satisfait le premier lorsque je l'ai composé. Si je n'ay pas reussy à leur gré, j'ai au moins la douce consolation d'avoir fait tout ce que j'ai pû. Que chacun fasse de même.

Pollio amat nostram quamvis sit rustica Musam.

Lû & approuvé ce 31 Octobre 1744. CREBILLON.

Vû l'Approbation, Permis d'imprimer: à Paris ce 4 Novembre 1744. MARVILLE.